

Jacques Geninasca, *la Parole littéraire*

Pierre Ouellet

Volume 30, Number 3, Summer 1998

La critique littéraire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/501218ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/501218ar>

[See table of contents](#)

Article abstract

Jacques Geninasca, *la Parole littéraire*

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ouellet, P. (1998). Jacques Geninasca, *la Parole littéraire*. *Études littéraires*, 30(3), 123–139. <https://doi.org/10.7202/501218ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

GENINASCA, Jacques, *la Parole littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, 1997.

Regard esthétique et vision sémiotique

■ Voilà une sémiotique soucieuse des structures fondamentales de la signification, comme l'a été la tradition européenne, essentiellement greimassienne, depuis plus d'une trentaine d'années, mais voici en même temps, et sans décalage conceptuel, une poétique attentive aux manifestations discursives du sens et une esthétique préoccupée par ce qui unit le sens à l'expérience. *La parole littéraire* de Jacques Geninasca propose une sémiotique à plusieurs étages, sans oublier, jamais, les escaliers et les rampes d'accès qui mènent de l'un à l'autre et permettent de parcourir l'édifice tout entier. Il y a pourtant, dans cet ouvrage, une mise en cause assez radicale du « parcours génératif » censé régir le passage des structures *ab quo* aux structures *ad quem* de l'architecture sémiotique, telles que conçues et abondamment décrites par Greimas et Courtés dans leur *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* (Greimas et Courtés, 1979, p. 157-160). Sans doute à cause de la hiérarchie que ce « parcours » établit entre les structures sémio-narratives virtuelles que représentent la sémantique et la syntaxe fondamentales, toujours régissantes, et les structures réalisantes qu'incarnent les manifestations discursives dites superficielles, parce que régies par les premières (voir Greimas et Courtés, 1986, p. 101), hiérarchie stricte qui ne convient certainement pas à une approche théorique dont le but est de redonner tout son poids à la *figurativité* du langage, qui investit massivement ses constituants les plus fondamentaux autant que les structures de surface du discours.

Le soin que prend Jacques Geninasca d'inscrire la sémiotique dans l'horizon du poétique et de l'esthétique, où s'articule notre rapport au langage et au monde par l'énonciation et l'expérience plus ou moins convergentes de la *figurativité* commune aux deux macro-sémiotiques de base que sont la langue naturelle et le monde naturel, le conduit nécessairement à remettre en question les *a priori* logico-déductifs du modèle standard de la sémiotique greimassienne et à privilégier ce qu'il appelle les « conditions d'existence d'un sens du monde, des autres et de soi pour un Sujet humain, [...] de ce qui assure, en d'autres termes, l'avènement d'un *vouloir*- et d'un *pouvoir-dire* poétiques » (Geninasca, p. 99). Non pas que le discours poétique doive être pris pour le paradigme de toutes pratiques discursives mais, celles-ci s'inscrivant d'emblée dans un « espace de valeurs » et les œuvres littéraires se présentant « comme des discours tenus sur la valeur des valeurs » (*ibid.*, p. 97), la littérarité témoigne exemplairement du fait que « la "valeur" (plus exactement, la visée de la valeur) n'est pas connaissable en dehors de l'expérience qu'on en fait » (*ibid.*, p. 100). Cette expérience, Jacques Geninasca la décrit en termes de croyance : il y aurait un *croire* fondateur, de nature pathémique et épistémique, grâce auquel on postule l'existence du sens et des valeurs du monde, dont

le discours esthétique ou littéraire nous montre qu'ils « n'ont pas de réalité en dehors de l'expérience et des états modaux en quoi ils consistent » (*ibid.*, p. 101).

Voir et croire

Cette modalité du *croire*, qui commande au *vouloir*- et au *pouvoir-dire* et sous-tend, plus que tout *savoir*, l'établissement de la compétence et, par conséquent, l'espace des possibles et des virtualités propres à l'action et aux passions, occupe une place centrale dans le modèle de Geninasca : elle apparaît dès l'ouverture de *la Parole littéraire*, dont le deuxième chapitre lui est tout entier consacré, immédiatement après celui qui pose la question fondamentale du « statut des grandeurs figuratives ». On peut se demander, toutefois, si le *croire* est aussi fondateur qu'on le suppose, quand la valeur semble le plus souvent subordonnée au « Regard esthétique » (chap. VI) dont l'objet est constitué des *figures* du Discours « articulant sémiotique du monde naturel et sémiotique de l'interaction [au sein du « champ dialogique » propre à toute pratique discursive] » (*ibid.*, p. 195). En effet, si on décrit le texte comme une « polyphonie [...] de voirs et de dire » (*idem*), n'est-on pas amené, comme le suggère lui-même l'auteur à propos d'un exemple tiré d'une œuvre de Stendhal, à déplacer notre intérêt « vers les conditions du voir et du dire [je dirais : de la perception et de l'énonciation] susceptibles de transformer un objet en spectacle et en texte » (*ibid.*, p. 196) ? Et à postuler que ces voirs et ces dire, portant sur les « figures » isomorphes du monde perçu et de la langue énoncée, conditionnent et contraignent les *croires*, qui portent sur les valeurs, dont l'existence dépendrait dès lors de la figurativité plutôt qu'elle n'en serait la base ou la source ?

C'est là le problème du lien entre les *figures*, qui assurent le passage d'une macro-sémiotique à l'autre, du perceptible à l'énonçable, des formes d'expression du monde aux formes de contenu de la langue, et les *valeurs*, qui confèrent un « contenu » thymique, phorique ou proprement axiologique à ces grandeurs figuratives grâce à leur modalisation pathémique, soit à l'articulation du croire et de la véridiction. Bien sûr, Jacques Geninasca distingue deux types de *croire*, selon ses rapports avec la modalité du *vouloir*. Le premier définit un « sujet voulu », soumis aux « valorisations thymiques », de l'ordre du désir, qui n'impliquent aucune assomption de savoir ou de vouloir et relèvent de la pure adhésion liée aux impulsions sensibles et passionnelles. Le second, quant à lui, renvoie au « sujet voulant », défini par des « valorisations prédictives » reposant sur un savoir et un vouloir parfaitement assumés, soit sur un jugement assertif qui donne une valeur axiologique aux affects et aux sensations.

Si le second appartient au discours au sens strict, puisqu'il s'appuie sur des figures textualisées, socialement accessibles, qu'il investit de valeurs qui sont autant de prédictats appliqués aux individus ou aux propositions dénotés par la langue, le statut du premier ne semble pas d'emblée discursif et, à ce titre, pourrait être qualifié d'anté-figuratif et échapper ainsi aux conditions du voir et du dire, de la perception-énonciation, qui sont à la base de toutes pratiques discursives. Jacques Geninasca, toutefois, ne manque pas de signaler que sous la multiplicité des discours (des énoncés discursifs plus ou moins organisés en praxis et en systèmes), il y a ce qu'il appelle le *Discours*

(avec une capitale), qui est le lieu de la conversion des figures du monde en figures de la langue, comme on l'a vu plus haut, et, conséquemment, le lieu d'investissement des valeurs thymiques dont le rôle est d'assurer le passage du voir au dire, de la perception du monde à l'énonciation du discours, par la valorisation affective de l'univers auquel le « sujet voulu » adhère, en une sorte de « spontanéité irréfléchie », donnant lieu à des objets de valeur auxquels s'applique ensuite la valorisation prédicative grâce à quoi le « sujet voulant » assume ses choix, ses croyances et ses jugements, qui sont d'emblée des énoncés, relevant d'actes d'assertion.

S'il est évident que les valeurs axiologiques, qui sont des corrélats d'actes de croyance assumée, font d'emblée partie du discours par leur nature prédicative et assertive, qui suppose un acte d'énonciation de la part du sujet, dont les objets de valeurs sont rendus manifestes par et dans des *figures* discursives, doublement dépendantes d'un voir et d'un dire, il n'est pas toujours patent, dans l'argumentation de Jacques Geninasca, que les valeurs thymiques, proprement passionnelles, dépendent elles aussi des conditions de la perception-sensation sur lesquelles repose la *figurativité* profonde du Discours (avec capitale), pourtant postulée à la base de toute articulation sémiotique. Sans doute faut-il distinguer, comme le suggère l'auteur, le « figuratif » du « figural », de la même manière que la valeur peut être axiologique ou thymique, selon qu'elle appartient aux couches discursives manifestes, inscrites dans le texte, ou aux mécanismes profonds du Discours, qui conditionnent l'apparition de tout objet textuel. Ce qui conduit à dire que « la valeur esthétique », par exemple, surtout lorsqu'elle s'applique aux composants non sémantiques du discours comme le rythme, où elle tient « à l'isomorphisme qu'il instaure entre les configurations perceptives de l'objet et les états thymiques (tensifs et phoriques) du Sujet », « présuppose l'existence de catégories, à la fois abstraites et très générales, situées en amont de la distinction de l'étendue et du temps, du figuratif et du non figuratif, les catégories que j'ai appelées ailleurs "figurales" » (*ibid.*, p. 215). Ces catégories ne revoient bien sûr plus aux contenus figuratifs des lexèmes actualisés en discours, mais n'en restent pas moins liées aux « configurations perceptives de l'objet », à la figuralité d'un *voir* en vue d'un *dire*, et cela malgré les valeurs thymiques dont elles sont porteuses, qui nous porteraient à les loger dans un croire précédant et transcendant toute perception, selon une approche purement modale des valorisations liées à l'affect comme celles dont résultent les valeurs esthétiques.

Du figuratif au figural : iconicité et plasticité

Je ne suis pas sûr que Jacques Geninasca tire toutes les conclusions des propositions fortes qu'il avance au sujet du « Regard esthétique » qui, à mon sens, changent de manière radicale la « vision sémiotique » qu'on a donnée jusqu'ici de la figurativité. Lorsqu'il dit que « les discours poétiques [...] impliquent *nécessairement* (comme toute peinture, d'ailleurs, qu'elle soit figurative ou *non figurative*) les dimensions et les catégories, spatiales, temporelles et perceptives, de la figurativité » (*ibid.*, p. 90. C'est moi qui souligne) et que « peintres et poètes [...] veill[ent] à écarter toute configuration visuelle qui permettrait l'aperception, l'identification d'un objet du monde » (*ibid.*, p. 90-91), au

profit, notamment, de la valeur thymique des objets qu'ils produisent, ce n'est pas seulement pour soulever un paradoxe qui est au cœur des enjeux esthétiques de la modernité, mais aussi et peut-être surtout pour illustrer, de manière paradigmatique, la double articulation d'une *figuralité* spatiale et temporelle, sur laquelle s'appliquent les valorisations thymiques, et d'une *figurativité* discursive, liée au contenu des lexèmes ou des images rendus manifestes par un discours donné, une isotopie ou un « savoir associatif partagé » auquel s'appliquent les valorisations prédictives de nature axiologique.

Si le croire lié au « sujet voulant », celui du jugement, est bien le corollaire d'une adéquation assumée et partagée entre un dire et un voir auquel la sémiotique du « signe-renvoi », comme dit Geninasca, semble pouvoir faire justice, le croire du « sujet voulu », celui du désir, échappe à cette adéquation partagée, à ce *sensus communis*, permettant dès lors l'instauration de la valeur esthétique, paradigme de toute valorisation thymique ¹, mais n'échappe pas pour autant aux conditions de l'expérience, liées à la structure corrélatrice de l'espace et du temps, propre à l'activité perceptive, dans la mesure où, comme l'écrit Jacques Geninasca dans un passage déjà cité, « la valeur (plus exactement, la visée de la valeur) n'est pas connaissable en dehors de l'expérience qu'on en fait » (*ibid.*, p. 100). Ce qui veut dire que, « non conceptualisable, elle est la matière ou le lieu d'une connaissance en acte » (*idem*), prise en compte par une sémiotique des « ensembles signifiants », différente d'une sémiotique du « signe-renvoi » (*ibid.*, p. 91), puisqu'elle s'intéresse davantage aux configurations qu'aux figures au sens strict, soit aux « conditions de cohérence que définit la *rationalité mythique* » (*ibid.*, p. 90), dont l'organisation métaphorique, dans le champ littéraire, est l'une des plus évidentes illustrations. Jacques Geninasca écrit en effet que « le recours à la métaphore postule [...] l'existence d'une *réalité* située en deçà des icônes ou de leur dénominations » (*ibid.*, p. 212), donc des images et des lexèmes identifiés et partagés au sein d'un discours donné. Elle vise une *réalité* autre, liée à la figuralité profonde de la rationalité mythique ou de « la rationalité esthétique » qui, précise Geninasca, « ne s'actualise jamais que dans l'acte de perception [le voir en vue d'un dire] et ne peut s'exprimer sans le recours à la métaphore [le dire en vue d'un voir] » (*idem*).

Ainsi, derrière l'*iconicité* figurative du signe-renvoi, où le « sujet voulant » exerce son jugement de valeur à un niveau prédictif, il y aurait une *plasticité* figurale ou configurative à laquelle correspondent les « ensembles signifiants » qui témoignent, eux, des valorisations thymiques du « sujet voulu ». Ce qui donnerait tout son sens aux propos de Jacques Geninasca lorsqu'il dit que, « dans le discours esthétique, les figures du monde, loin de correspondre aux signifiés du langage, fonctionnent à la manière de signifiants, dont le signifié n'est autre que les états modaux du Sujet » (*ibid.*, p. 206), soit les états de *croire*, de nature thymique, qui modalisent les vécus perceptifs, avant

1 Jacques Geninasca écrit : « le rapport à l'ordre des valeurs en quoi consiste [...] la valeur esthétique est premier. Il constitue, sur le mode pathémique, le fondement de tout *poïein*. » (p. 100).

même que les jugements de *croire* ne prédisent quoi que ce soit des images perçues qui en résultent.

Le tournant esthétique et phénoménologique de la sémiotique, qu'on peut faire remonter à une dizaine d'années, soit à la parution de *De l'imperfection* de Greimas, aura sans doute permis de mieux comprendre ce qu'on appelle, depuis la *Sémiotique des passions*, « les conditions et les pré-conditions de la manifestation du sens et [...] de l'«être» [de l'apparaître, comme il est dit plus justement ailleurs] » (Greimas et Fontanille, p. 11). Les travaux les plus récents sur le tensif et la valence ont montré entre autres comment la *fiducie*, « qui regroupe les conditions de possibilité de la valeur (sa crédibilité, en quelque sorte) » (Fontanille, p. 8), je dirais, moi, sa *créance*, le fait qu'on y croit, qu'on y adhère, est « la propriété d'un espace tensif » soumis à « des modulations sensibles » qu'on appelle « valences » (*ibid.*, p. 9). Les valeurs, propres au croire, dépendent donc ultimement de la *tensivité* « dont l'instance est le sujet de la *perception* » (*ibid.*, p. 6) : « la perception fournit les premières esquisses de ce qui deviendra des formes signifiantes, notamment sous forme de modalisations, qui font signifier les *tensions perçues* » (*ibid.*, p. 14), c'est-à-dire les valorisations thymiques vécues par le « sujet voulu », au sens de Jacques Geninasca. Malgré les distances que la pensée de ce dernier a prises vis-à-vis du cadre théorique de la *Sémiotique des passions*, on est en droit de se demander si l'orientation même du projet sémio-esthétique proposé par *la Parole littéraire* ne rejoint pas quelques-unes des intuitions et des hypothèses les plus fortes qui en ont découlé, et qui visent toutes l'espace-temps substrat des vécus perceptifs considéré comme corrélat des « états d'âme », des valorisations phoriques et des modalisations fiduciaires et véridictoires.

Une sémio-esthétique

L'espace manque, ici, pour soulever encore de nouvelles questions, liées de près ou de loin au problème central sur lequel j'ai attiré l'attention. Mais je ne voudrais pas clore cette lecture trop partielle de l'ouvrage essentiel de Jacques Geninasca sans évoquer trois problématiques sur lesquelles il apporte un point de vue original et fécond, commandé par le double regard, sémiotique et esthétique, qu'il jette sur la « parole littéraire ». Il s'agit des phénomènes interreliés de la *littérarité*, de la *spatialité* et du *dialogisme*, sur lesquels je ne pourrai dire que quelques mots, liés au cadre de discussion que j'ai esquissé plus haut.

J'ai déjà cité les propos de Geninasca concernant les récits de voyage de Stendhal consignés dans *Rome, Naples et Florence*, qui « organise, selon lui, la polyphonie d'un ensemble de descriptions, de voirs et de dire » (Geninasca, p. 195). On pourrait sans doute étendre cette proposition à un très grands nombres de textes littéraires et l'utiliser même pour une définition générale de la littérarité, dans la mesure où, à l'instar de la voix stendhalienne qui, « opposée à celle d'un cicerone, [...] prend en charge, pour les articuler complètement » plusieurs regards, en l'occurrence, « le regard ignorant d'Ego [...] celui des savants, géologues ou météorologues » et celui « des paysans » (*idem*), tout texte littéraire met en place un espace dialogique tensif, agonique, où s'opposent

des regards et des voix, des perceptions et des énonciations, bref des *Discours* qui articulent différemment « sémiotique du monde naturel et sémiotique de l'interaction [verbale] » (*idem*), monde perçu et monde énoncé, faisant de cette articulation le lieu d'interrogation de « la valeur des valeurs » dont on a dit, déjà, qu'elle constituait l'un des enjeux de la valorisation esthétique. Ne pourrait-on pas voir, dans cette rencontre d'un espace discontinu ou pluralisé et d'une voix fragmentée ou dialogisée, condition indispensable d'une « polyphonie des voirs et des dire », le fondement de la « rationalité mythique » ou « esthétique » que Jacques Geninasca met au principe de la littérature ? Si celle-ci est, « plutôt qu'un renvoi au message en tant que tel, [...] référence à, plus exactement, actualisation de ses conditions d'existence »², ne faudrait-il pas considérer la littérature comme le fruit d'une *activité esthétique* (sensible et perceptive), qui donne lieu à un espace textuel dont la nature est essentiellement polyscopique, et d'une *valorisation thymique* (phorique et affective) de cet espace, intrinsèquement tensif et agonique, qui donne lieu au champ dialogique dans lequel s'inscrit la polyphonie des voirs et des dire ?

L'« autoréférentialité » apparente du discours littéraire ne serait plus le simple fait de la « fonction poétique » jakobsonnienne, comme le remarque déjà Jacques Geninasca, ni non plus le résultat d'une pure négativité, inhérente à son fonctionnement, qui l'amènerait à « se poser en s'opposant » (*ibid.*, p. 99) et à se constituer comme « ensemble signifiant » en (dé)niaient le « signe-renvoi », ainsi que le suggère l'auteur de *la Parole littéraire*. Elle serait l'effet des multiples investissements du voir et du dire, dont témoignent la polyscopie de l'espace poétique et la polyphonie du champ dialogique qui en résulte, investissements thymiques et axiologiques qui mettent en cause et en scène « la valeur de la valeur » grâce à quoi on peut définir la littérature comme « le sens du sens », soit la mise en cause et en scène des conditions et des processus d'émergence de la signification à travers la sensation, la perception et la valorisation pathémique et prédicative qui sous-tendent ses actes d'énonciation. Au lieu de postuler, de manière négative ou oppositive, que « toute poétique se définit par rapport à la distance qui sépare le ou les Discours dont relève, en principe, le lecteur défini par le contexte social et le Discours poétique dont il est supposé assumer la vérité » (*ibid.*, p. 98), ne vaut-il pas mieux, comme le suggère implicitement le cadre théorique mis en place par Jacques Geninasca, décrire et expliquer comment et pourquoi « le croire poétique [...] postule l'existence du sens dans un monde par lui-même voué au non-sens » (*ibid.*, p. 100) ? Ce qui revient à montrer en quoi « la seule manière de poser une valeur quand, ayant quitté l'espace des vérités absolues, on se définit par rapport à l'espace dialogique de la véridiction [comme le fait la littérature, par la création d'un espace polyscopique et polyphonique], consiste à reconnaître comme unique valeur la relation actualisée — et donc pathémique — à l'ordre des valeurs » (*idem*) ?

2 Geninasca précise en effet que « [l]es discours littéraires mettent en scène leur "littérarité", les conditions de leur spécificité à l'intérieur du champ dialogique éclaté de notre culture » (p. 99).

Pour éviter à la fois le relativisme des définitions historicistes et sociologisantes de la littérature (qui n'existerait que par la distinction qu'elle établit avec les autres discours) et l'essentialisme des définitions formalistes ou structuralistes de la littérarité (qui serait fonction des seules structures du langage et du texte), ne faut-il pas tirer toutes les conséquences d'une sémio-esthétique comme celles que propose *la Parole littéraire* ? Et définir la littérarité comme un mode de la sensibilité ou un mode de la connaissance sensible (à la fois perceptive et affective), qu'on pourrait appeler *esthésie*³, dont la particularité est de poser le sens et la valeur par rapport à l'ordre du sens et de la valeur (d'où découle son apparente « autoréférentialité ») en actualisant non seulement ses propres « conditions d'existence » (*ibid.*, p. 99), mais aussi celles de toute valorisation et de toute signification, liées à l'investissement thymique et sémantique d'un *espace tensif* sous-jacent, ou d'un champ de valences, qui fait de tout acte de perception et d'énonciation « une polyphonie de voirs et de dire » dont le discours poétique, par sa spatialité et son dialogisme, est le lieu spécifique de manifestation.

Les nombreuses analyses que Jacques Geninasca donnent des textes littéraires, poétiques ou narratifs, semblent aller dans ce sens, même si elles n'en arrivent pas de manière explicite aux mêmes conclusions. L'accent que j'ai dû mettre sur les aspects théoriques de *la Parole littéraire*, dont je souhaitais montrer le grand intérêt par rapport à l'évolution récente de la sémiotique, ne doit pas laisser croire qu'il s'agit là de son unique enjeu : les études précises et détaillées qu'on y trouve de textes littéraires du XIX^e et du XX^e siècles français (Stendhal, Nerval, Rimbaud, Proust, Reverdy, Saint-John Perse et Char) n'ont pas pour but d'éclairer ou d'illustrer seulement un problème d'ordre théorique, comme j'ai semblé le supposer, mais de renouveler aussi la lecture et l'interprétation de ces œuvres, en attirant l'attention sur des dimensions jusque là négligées par les commentateurs, plus attentifs aux contenus sémantiques des textes qu'à leur textualisation. Comme l'écrit Pierre Sadoulet dans sa postface au livre de Jacques Geninasca, « rien ne dit que le sujet humain n'a pas besoin de cet ancrage perceptif précis que constituent le texte figuratif et son analyse pour stabiliser dans sa conscience et sa mémoire un contenu de signification qui représentera pour lui la dynamique énonciative du discours qu'il présuppose » (*ibid.*, p. 289). C'est précisément ce que le « regard esthétique » de Jacques Geninasca tente de nous faire voir, bien plus que de nous faire croire, soit que les figures textuelles ancrées dans les actes de perception qui nous les donnent à sentir et à éprouver sont à la base de toute dynamique énonciative dont l'enjeu est la « valorisation esthétique ».

Pierre Ouellet
Université du Québec à Montréal

3 Terme qu'on retrouve chez plusieurs sémioticiens, comme J. Fontanille et F. Rastier, et auquel j'ai donné un sens précis dans le cadre d'une analyse du mode de connaissance propre au discours littéraire, notamment dans *Voir et savoir ; la perception des univers du discours* et dans *Poétique du regard. Langage, littérature et perception*.

Références

- FONTANILLE, Jacques, *Sémiotique du visible. Des mondes de lumière*, Paris, Presses Universitaires de France (Formes sémiotiques), 1995.
- GENINASCA, Jacques, *la Parole littéraire*, Paris, Presses Universitaires de France (Formes sémiotiques), 1997.
- GREIMAS, Algirdas Julien, *De l'imperfection*, Périgueux, Fanlac, 1987.
- GREIMAS, Algirdas Julien et Joseph COURTÉS, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, tomes I et II, Paris, Hachette (Université), 1979 et 1986.
- GREIMAS, Algirdas Julien et Jacques FONTANILLE, *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Éditions du Seuil, 1991.
- OUELLET, Pierre, *Voir et savoir ; la perception des univers du discours*, Montréal, Éditions Balzac, 1992.
- — —, *Poétique du regard. Langage, littérature et perception*, Québec / Limoges, Nuit Blanche / PULIM, (à paraître).

Réponse de Jacques Geninasca

■ La cohérence du projet sous-jacent à *la Parole littéraire* échappe à une lecture purement linéaire. De toute évidence, l'ouvrage n'est ni la synthèse d'une recherche conduite sur plusieurs fronts, ni un manuel à vocation didactique. Il ne cherche pas plus à vulgariser une praxis interprétative qu'à constituer en un corps de doctrine les présupposés susceptibles de la fonder. Articulé en deux parties (« Questions théoriques », « la Chaîne et la trame »), l'ensemble des quatorze chapitres, relativement autonomes et néanmoins ordonnés appelle, un usage auquel la fréquentation des « hypertextes » commence à nous familiariser. Le lecteur peut à tout instant, lorsqu'il en éprouve la nécessité, se reporter à l'index placé en fin de volume.

Il faut certes beaucoup de temps et une persévérance fondée sur le crédit accordé à cet inconnu, l'auteur, pour se familiariser avec le mouvement de pensée qui soutient l'unité de ces 278 pages. C'est dire le prix que j'accorde au texte que Pierre Ouellet a consacré à une présentation critique de mon livre. Les réponses que je puis apporter à ses objections comme à ses suggestions feront sens, pour autant qu'elles apparaîtront comme l'amorce, à distance, d'un dialogue amical et passionné.

Dès la première page, le ton est donné et l'enjeu de l'article précisé : il s'agira de situer la sémiotique de *la Parole littéraire* par rapport à la sémiotique greimassienne, ou d'inspiration greimassienne.

Pierre Ouellet commence par prendre acte de la remise en question radicale dont le parcours génératif, ainsi que les *a priori* logico-déductifs du modèle standard font l'objet, implicitement ou explicitement, tout au long de mon livre. Il en cherche les raisons dans leur inadéquation à une « approche théorique dont le but est de redonner tout son poids à la *figurativité* du langage ».

À partir de quoi mon interlocuteur se sent parfaitement libre d'interroger ce qui peut apparenter sa propre recherche et celles des principaux représentants du Séminaire intersémiotique parisien à la démarche dont *la Parole littéraire* porte témoignage. Ne faut-il pas faire remonter au dernier Greimas la prise en charge par la sémiotique des problématiques actuelles, du thymisme, de l'esthésie et de la perception, des valeurs et de l'esthétique ?

On ne trouve certes, sous ma plume, aucune référence à *De l'imperfection*, à *Sémiotique des passions* ou aux recherches plus récentes, celles qui se sont développées depuis 1992, année de la mort du maître. N'est-il pas naturel, dès lors, d'imaginer que des démarches parallèles (n'ai-je pas travaillé dans le contexte du Séminaire de sémantique générale, aux côtés de Greimas auquel m'a toujours lié une indéfectible amitié ?) pourraient, par delà d'évidentes divergences, se révéler au bout du compte convergentes ? Un refus, aussi radical soit-il, des modèles fondateurs de la sémiotique standard n'entraîne pas *a priori* celui de la sémiotique postérieure à 1987 et en particulier des recherches que, pour plus de commodité, j'appellerai « néo- ou post-greimassiennes ».

Une impossible médiation

L'intervention de Pierre Ouellet adopte le parti de la médiation. Tâche peu aisée, toutefois, tant les visées et les pratiques divergent d'un projet à l'autre. Il n'est pas de compatibilité, en effet, entre une sémiotique qui maintient, fût-ce localement, une hypothèse générative (toute signification dérive d'une *structure élémentaire* et d'une seule) et une sémiotique, fondamentalement modulaire, qui subordonne la production et l'interprétation à un ensemble défini d'opérations énonciatives : une instance énonciative, le Sujet de l'énonciation implicite prend en charge un objet textuel (achevé ou en voie de constitution), elle l'informe d'une organisation textuelle, elle-même instaurable comme discours, en d'autres termes, comme totalité intelligible et signifiante ¹.

Dès l'instant où, reconnaissant une pluralité de modes du sens (saisies) et de stratégies de cohérence, une sémiotique de la parole admet l'existence d'une pluralité de spatialités, de temporalités et de sujets, on voit mal qu'on puisse recourir, pour la décrire, aux métaphores de types architectural (paliers, niveaux, escaliers, rampes d'accès, espaces) qui conviennent si bien aux édifices sémiotiques dont l'économie est, dans l'ensemble ou partiellement, générative.

Parcours génératif et parcours interprétatif (celui que l'auteur comme le lecteur, en position de Sujet de l'énonciation, sont appelés à accomplir) ne sont pas conciliables. Ils reposent sur des axiomes et des choix épistémologiques incompatibles. Il existe bien, à l'intérieur du champ de la sémiotique européenne francophone, au moins deux courants sémiotiques, dont les pôles géographiques pourraient être, *grosso modo*, Paris et Zurich ².

Certaines ressemblances terminologiques entretiennent, certes, l'illusion d'une médiation possible. Je m'efforcerai de la dissiper, ne serait-ce que pour ouvrir enfin un débat, Greimas et ses héritiers ayant toujours feint d'ignorer les arguments susceptibles de remettre en question les modèles emblématiques de la sémiotique standard.

« Voir et croire »

Les développements consacrés à la question du rapport qui lie discours, perception et valeurs (« Voir et croire ») témoignent d'une réelle convergence d'intérêts et de préoccupations entre les recherches de Pierre Ouellet et les miennes. Elles esquissent une synthèse des propositions théoriques développées dans les différents chapitres de mon livre (tout particulièrement, « Composantes thymiques et prédicatives du croire », « le

1 Voir mon article « le Discours n'est pas toujours ce que l'on croit », p. 109-118.

2 Les travaux, parmi d'autres, d'Ursula Bähler, Thomas Bernet, Peter Fröhlicher, Ruth Gantert, Georges Güntert, Claudia Mazza, Michael Schulz, Félix Thürlemann et Martin Thut témoignent de la vitalité d'un courant de recherche qu'on pourrait appeler, par opposition au courant parisien, zurichois. Une telle polarisation géographique est, on le comprend, par la force des choses, schématique : elle se limite au domaine européen, d'expression essentiellement française, elle semble méconnaître les démarches de sémioticiens parisiens bien connus, je pense tout particulièrement à Jean-Claude Coquet, Eric Landowski et Henri Quéré auxquels ma pensée est, sur plus d'un point, redevable. Habitant la capitale de l'Hexagone, ces auteurs ne sont pas pour autant, à ma connaissance, des habitués du Séminaire intersémiotique.

Regard esthétique », « Du texte au discours et à son sujet ») mais surtout elles amorcent, à travers une série d'objections et de suggestions, une discussion et un dialogue entre des positions sémiotiques, par ailleurs, divergentes.

On ne peut, en effet, inscrire sans autre précaution les notions et les concepts de *la Parole littéraire* dans le cadre théorique propre à *Voir et savoir*. Ce n'est pas la même chose de placer le discours sous la dépendance de *la* perception ou de distinguer, à l'inverse, autant de types de perceptions, qu'il est de saisies du sens (dans la perspective qui est la mienne, seule la saisie impressive, propre au « regard esthétique », décline les effets de l'esthésie).

Je serais tenté de rapprocher le concept de saisie impressive du concept d'esthésie tel que le définit Pierre Ouellet dans *Voir et savoir*³. Il n'en reste pas moins que ces concepts, comparables, occuperont des positions différentes à l'intérieur de chacune des sémiotiques concernées. La saisie impressive est l'un des trois modes du sens, elle est solidaire d'une type de perception, de spatialité (et de temporalité), elle ne correspond pas à l'un des passages obligés de la production *du* sens. La saisie impressive ne joue pas un rôle fondateur par rapport à une sémiotique générale.

Reformulations et réinterprétations

Je rencontre, çà et là, dans la présentation que Pierre Ouellet fait de *la Parole littéraire* (n'ai-je pas toujours été aussi clair qu'il était souhaitable et que je le croyais ?) des définitions et des reformulations qui me paraissent étrangères à ma réflexion.

S'agissant des « figures », par exemple, je ne pense pas que leur fonction soit d'assurer « le passage d'une macro-sémiotique à l'autre, du perceptible à l'énonçable, des formes de l'expression du monde aux formes du contenu de la langue », énoncé supposé reprendre, j'imagine, sur le mode assertif, une formulation provisoire et approximative encore, comme en témoigne le recours au syntagme modalisant « à la manière de » : « dans le discours esthétique, les figures du monde, loin de correspondre aux signifiés du langage, fonctionnent *à la manière de* signifiants, dont le signifié n'est autre que les états modaux du Sujet » qu'on peut lire à la page 206 de *la Parole littéraire*.

Conformément aux définitions de Greimas, qui en a introduit le concept, les sémiotiques naturelle et verbale ont même statut sémiotique (on ne saurait les homologuer avec un *voir* et un *dire* entre eux ordonnés à l'intérieur d'un parcours de production du sens). La figurativité des discours littéraires exploite les rapports, de nature associative, qu'entretiennent les formants naturels et verbaux, ces segments de « manifestation », résidus de discours antérieurement tenus, à l'identité instable — ils ne partagent pas les propriétés des objets cartésiens — du moment qu'ils associent à une grandeur phénoménale discrète (le mot « maison » n'est pas moins un objet de perception que la

3 Voir à ce sujet « Littérature, sensation et cognition », dans Ouellet, p. 165 sq.

figure du monde naturel |maison| qu'il dénote) deux ensembles, instables et sujets à variations, de virtualités relationnelles, d'« afférences » et de « valences »⁴.

Relevons que je n'ai jamais défini le Discours (avec capitale) « comme le lieu de conversion des figures du monde en figures de la langue » mais, plus simplement, comme une classe de discours relevant d'une même compétence discursive, autrement dit, d'un même « Sujet de discours ».

Perception et valeurs

Pierre Ouellet place « les valeurs thymiques, proprement passionnelles », sous la dépendance « des conditions de la perception-sensation sur lesquelles repose la figuralité profonde » en opposition avec l'hypothèse que je défends, selon laquelle, ce sont, à l'inverse, ces mêmes catégories qui, informant le faire perceptif, en assurent la possibilité.

La notion de « valeur thymique » elle-même n'est pas compatible avec la manière dont j'articule la dimension du vouloir. Je me contente, pour ma part, de parler de valorisations thymiques, dont les objets changent de nature selon la classe de discours concernée. À l'intérieur des univers de valeur sans horizon ontique, la « valeur esthétique » ne se confond pas avec l'état perceptif solidaire des espaces impressifs. Elle n'a de réalité qu'en vertu d'un acte d'assomption, de nature prédicative, qui porte sur cet état et donc sur le rapport au monde « participatif », propre à la saisie impressive.

De manière générale, l'assomption d'une valeur correspond à un jugement sur la valeur d'une relation vécue à l'ordre de la valeur. C'est ainsi que la « valeur esthétique » présuppose un jugement sur l'état de bonheur esthétique propre à la saisie impressive. On parlera à son propos de valeur *selon l'être*, distincte des valeurs *selon le faire* (de nature éthique, propres à l'interaction échangiste) ou *selon l'avoir* (caractéristiques de l'interaction mercantile).

Le Sujet du Discours esthétique est un sujet du métavouloir qui assume comme valeur ce qui est à la fois « vrai, juste et réel », la valeur esthétique ainsi définie. L'actualisation d'un tel Sujet présuppose la mise en place d'une configuration modale impliquant trois sujets entre eux ordonnés, 1) le sujet du bonheur esthétique propre à la saisie impressive (c'est le pâtre suisse, contemplant la Jung-Frau, du texte de Stendhal), 2) le sujet de l'énonciation qui assume comme valeur l'état de ce premier sujet (le narrateur observant trois heures durant celui qui jouit de sa vision musicale) et enfin, 3) le sujet de l'énonciation implicite, responsable des « effets de sens » solidaires de la structure discursive qui informe la suite des énoncés en quoi consiste, matériellement, le discours.

La compétence et l'identité poétiques mettent en jeu, simultanément, un *vouloir-dire*, l'assomption comme valeur d'un état de bonheur esthétique, et un *pouvoir-dire*, la rationalité mythique (présupposant une saisie sémantique) garante de l'intelligibilité

⁴ Pour une définition de ces termes, on se reportera à *la Parole littéraire*, p. 24 et 27. En ce qui concerne le concept de formant, voir, plus récemment, mon article « Stylistique et sémosis », p. 3-7.

propre aux discours esthétiques. C'est ainsi qu'un texte poétique relève simultanément de deux spatialités : il satisfait à la fois aux conditions de cohérence des espaces mythiques et de cohésion des espaces impressifs.

Le « tournant esthétique et phénoménologique de la sémiotique »

Pierre Ouellet fait remonter à *De l'imperfection* (1987) « le tournant esthétique et phénoménologique de la sémiotique ». À mon avis, ce livre nous révèle un autre Greimas plus qu'il ne recèle l'esquisse d'une sémiotique *autre*, susceptible de rendre compte et d'articuler les domaines de l'esthétique et de la passion.

Je ne me suis jamais exprimé, dans mes publications, sur cet essai. Dans une lettre adressée à Eric Landowski (10 mai 1997), j'ai dit toutefois, mon admiration en même temps, il est vrai, que je déplorais le défaut de rigueur philologique qui fait la part trop belle à la pratique projective de l'interprétation. Au terme de notre lecture, nous en savons davantage, en effet, sur l'axiologie de l'auteur et sa poétique que sur les invariants supposés de l'expérience esthétique dans notre culture.

Voici un extrait de cette missive :

[...] Reprenant ta formule, c'est bien « le fond du fond du Maître » qui se manifeste dans *De l'imperfection*. Sa pensée s'y exerce par delà, ou en dépit, de la théorie sémiotique constituée et explicitée. Libérée des modèles maîtrisés et des « concepts interdéfinis » (relégués pour l'occasion dans les limbes des pré-supposés), dont elle révèle par ailleurs la caducité, elle se fait heureuse et inventive. C'est bien ce qui me séduit dans cet ouvrage, le dernier authentiquement signé, bien plus que les diverses « analyses » qui en dessinent l'armature.

Je regrette les négligences « philologiques » d'Algirdas Julien. Prenons deux exemples d'auteurs que j'ai tant soit peu pratiqués, Tournier et Calvino.

La procédure de renvoi au texte de *Vendredi* est ambiguë : a-t-on affaire à des citations aide-mémoire (le reproduction des trois pages de l'édition Folio déséquilibreraient le volume) ou, selon une pratique académique courante, de « citations à l'appui », convoquées dans le seul but de valider le commentaire ?

La transcription, p. 14, comporte une erreur (Tournier a écrit « son » et non « leur essence »). Il en va de même des changements qui transforment le syntagme « retombées chacune *de* leur essence », en « elles retombent ensuite dans leur essence » (p. 18) et, toujours dans la même phrase, la forme transitive « épanouissaient tous leurs attributs » rendue par une tournure réfléchie « s'épanouissent » susceptible de supporter le commentaire, « elles se redressent par conséquent », qui permet l'introduction de la dimension verticale, *ne sont pas sans conséquence pour l'interprétation* ! La lecture d'autres textes de Tournier aurait favorisé une meilleure compréhension du rapport qu'entretiennent l'essence et la figure de l'inclinaison des choses.

Le désormais fameux « guizzo » était destiné à prendre place dans le paradigme du *sfumato* et du *tenebroso* de barthésienne mémoire, si je ne me trompe. Au moment de penser et de rédiger son texte, Greimas n'avait sans doute pas sous la main un dictionnaire de langue italienne pour interpréter ce terme « intraduisible en français ». Faut-il imputer à Fabbri, comme on l'a prétendu, l'explication qui fait du « guizzo », la désignation du « frémissement du petit poisson sautant de l'eau, comme un éclair argenté et brillant, réunissant en un instantané l'éclat de la lumière et l'humidité de l'eau » (p. 29) ?

Le « frémissement » est enregistré par les dictionnaires bilingues, français-italien et le syntagme « guizzo del lampo, della fiamma » est attesté en italien. La comparaison, en revanche, « comme un éclair argenté et brillant » appartient en propre au Maître. On passe sans précaution du domaine des schémas perceptifs à celui des associations d'images. Cette « construction figurative » rappelle terriblement la sémosis infinie chère à Eco ! [...]

Consultons le *Dizionario della lingua italiana* (Le Monnier, Firenze 1995) de Giacomo Devoto et Gian Carlo Oli. [...]

Le *guizzo* [...] engage une configuration perceptive dynamique, comme telle difficile à *arrêter*, autrement dit à analyser. Le *guizzare* est tantôt singulatif, tantôt itératif, appliqué tantôt au terme sujet, tantôt au terme objet de la relation perceptive.

Dans le texte de Calvino cité, « *guizzo* » apparaît comme une « discontinuité » et un « *scarto* » dynamiques à l'intérieur d'un champ visuel. La modalisation introduite par « quasi » souligne le statut particulier de l'événement perceptif évoqué ou de sa description. La discontinuité, l'écart, le « *guizzo* », ne sont le fait ni du seul sujet ni du seul objet, ils sont pour ainsi dire consubstantiels au regard, à la relation instauratrice du sujet et de l'objet de la vue⁵.

Sémiotique et passion

Voici la conclusion polémique par quoi j'achevais, en 1987, un article qui interroge les conditions d'une sémiotique des passions :

On a pu croire qu'il était possible d'aborder la problématique des passions comme un simple ajout à la théorie sémiotique et qu'il suffisait pour la traiter d'appliquer à un champ provisoirement écarté de la réflexion des modèles « éprouvés ». L'expérience a montré qu'il en allait autrement et qu'à l'inverse, la prise en charge de la dimension pathémique obligeait à remettre en question un certain nombre de certitudes que paresseusement on commençait à croire intangibles. L'équilibre de l'édifice tout entier pourrait se trouver mis en péril, sauf à accepter les réajustements inévitables, à renoncer à des modèles partiels réputés acquis et intangibles : carré, parcours génératif, écriture des énoncés jonctifs et des programmes narratifs. (Geninasca, 1987, p. 103)

On imagine la colère du Maître à la lecture de ces lignes : je balayais du revers de la main les « acquis » de vingt ans de recherche sans prendre la peine d'argumenter. Greimas n'avait-il pas lu mes articles de 1981 qui, six ans plus tôt, pointaient déjà les piliers de la sémiotique standard, carré sémiotique et parcours génératif⁶ ?

Le regard esthétique et les développements de ma recherche

« Le regard esthétique » (1984) est antérieur à *De l'imperfection* (1987). Il ne marque pas un tournant esthétique et épistémologique de la sémiotique. L'esthétique est un chapitre particulier du champ sémiotique comme la saisie et la spatialité impressives

5 La note critique de P. Fröhlicher va dans le même sens : « Desatendiendo la oposición imperfecto / pretérito del texto original, Greimas está inducido a evacuar al lector-testigo ya en la primera parte de la descripción de la trama novelesca, lo que dificulta la interpretación de la frase en el mismo apartado „se sentía que todo estaba decidido desde siempre“ : „Curieusement, un nouveau sujet (« l'on sentait... ») — un chœur du théâtre antique — fait son apparition pour nous annoncer que « tout était décidé depuis toujours » (Greimas, 1987, p. 63-64). A nuestro modo de ver, el pasaje no introduce ninguna instancia nueva sino que sugiere precisamente la connivencia del lector-personaje y del lector implícito que, en el primer apartado, participa en el acto de lectura puesto en escena » (Fröhlicher, p. 213, note 2).

6 « Solidarité vs (compatibilité ou incompatibilité) », *le Bulletin du Groupe de Recherches sémiotiques* (EHESS-CNRS), IV, 17, 1981, p. 28-31. « Avant-propos » et « Place du figuratif », *le Bulletin du Groupe de Recherches sémiotiques* (EHESS-CNRS), IV, 20, 1981, p. 3-4 et 5-15. Ces dernières années, dans l'espoir d'argumenter un peu mieux, sans doute, du moment que les concepts clefs de la sémiotique greimassienne semblaient survivre à la « sémiotique standard » : « Et maintenant ? », *Lire Greimas*, sous la direction d'Eric Landowski, Pulim, 1997, p. 41-57. (pages qui reprennent une publication antérieure « Et maintenant ? », « A. J. Greimas e la semiotica », *Documenti di Lavoro e pre-pubblicazioni*, Università di Urbino, 230-231-232/A, 1994, p. 1-15) ainsi que « Stylistique et sémosis », *Sémiotique et Bible*, 85 (mars 1997), p. 3-7 (version française d'un article paru en langue italienne, sous un titre accrocheur qui n'avait pas été soumis à mon approbation, « Via da Greimas, si torna al testo », *Lexia*, 8 (décembre 1995), p. 8).

ne sont qu'une des saisies et des spatialités nécessaires à la spécification des discours et à leur interprétation.

Il n'en reste pas moins que cet article a joué un rôle décisif dans les développements de ma recherche. Il m'a permis de découvrir, par exemple, que les séries énumératives, et plus généralement tout « syntagme sériel », se prêtaient à plus d'une lecture, selon la stratégie de cohérence qu'on cherchait à leur appliquer. Il n'y a pas lieu d'énumérer ici toutes les conséquences que j'en ai tirées. Je me contenterai de citer un autre passage de ma correspondance, emprunté cette fois à une lettre adressée à Pierre Sadoulet, le 24 août 1997, en réaction à la parution du premier des trois articles qu'il a consacrés à la présentation de mes travaux dans *Sémiotique et Bible* :

L'horizon allait s'élargissant : la distinction des rationalités fournissait simultanément les concepts nécessaires à l'analyse de textes particuliers et à l'élaboration d'une typologie des discours (ou, ce qui revient au même, des lectures dont elle conditionnait les stratégies de cohérence). Par une sorte de révolution épistémologique ce qui était considéré, deux décennies plus tôt, comme une propriété des textes eux-mêmes, la structure discursive, se présentait désormais comme l'expression d'un regard ou d'une parole en quête de signification. En multipliant les facteurs de spécificité des discours et des classes de discours, on se donnait les outils conceptuels nécessaires à l'élaboration des champs dialogiques, qui sont autant d'images que chaque Discours se donne en vue de poser sa propre identité et sa différence spécifique. Une interprétation fidèle au principe structural semblait devoir renouveler la discipline qui, faute de résultats, méritait de tomber en désuétude, de l'histoire de la littérature. On entrevoyait la possibilité d'une histoire des poétiques.

À l'intérieur du cadre théorique esquissé, histoire et structure, sémiotique énoncive et sémiotique énonciative, points de vue sociologique et psychologique, ces oppositions souvent perçues comme insurmontables, perdent leur raison d'être : les problèmes qu'elles posaient apparaissent comme de faux problèmes, désormais désuets. L'interprétation de textes singuliers, jugée tantôt impossible (« il n'y a de science que du général »), tantôt inutile (elle ne peut servir au projet d'une sociologie ou d'une psychologie du littéraire) relève, en réalité, d'une théorie de l'invention et de ses conditions anthropologiques et culturelles... pour autant qu'elle manifeste la priorité d'une parole innovatrice et néanmoins non arbitraire. (voir Sadoulet, p. 3-29)

La Parole littéraire et la sémiotique post-greimassienne

Je ne me livrerai pas ici à une critique serrée du nouvel ordre sémiotique. Je tiens cependant à rétablir la distance qui sépare « les travaux les plus récents sur le tensif et la valence » des recherches dont *la Parole littéraire* porte témoignage. Un fossé épistémologique les sépare qu'aucune passerelle ne permet de franchir. Reprenant, pour les réaménager, les principales thèses de *Sémiotique des passions*, Jacques Fontanille propose « une modification de l'économie générale de la théorie de la signification, en trois espaces reliés par des procédures différentes » ; « le parcours épistémologique de la théorie sémiotique n'est plus linéaire, contrairement au parcours génératif qu'il inclut » (Fontanille, p. 16) : on y gagne certes un assouplissement des contraintes de la première sémiotique de Greimas, mais c'est au prix d'une hésitation ou d'une oscillation entre plusieurs approches, naguère rigoureusement distinguées, génétique (« virtuellement génétique » conviendrait mieux, étant donné l'absence de toute base empirique), générative (structure élémentaire et procédure de conversion survivent au démantèlement du modèle standard) et historique (du moment que le « discours », la *praxis* énonciative et l'usage sont désormais à même de modifier et d'infléchir les « structures dites *ab quo* » [ibid., p. 16-17]).

Il n'est question ici ni d'une pluralité des saisies (la « reformulation de la sémiosis conçue comme la mise en relation des figures cosmologiques avec les figures noologiques » (*ibid.*, p. 18) appliquée à la théorie de la signification en général ce qui est décrit, dans « le Regard esthétique », comme l'un des modes du sens), ni de l'existence d'au moins deux stratégies de cohérence. L'« espace discursif » apparemment relève toujours du plan du contenu : qu'en est-il de l'opération qui préside à la « manifestation » qu'on avait coutume d'appeler « sémiosis » ? L'image d'un sens qui coagule (Greimas et Fontanille) remet-elle en question la métaphore de la « grosseur du sens », d'un sens qui « accouche de quelque chose, ne serait-ce que d'un texte » (Greimas, 1985, p. 5) ou faudra-t-il lui substituer celle d'un épanchement dans l'océan des discours effectivement tenus ?

Je m'en tiens, pour ma part, à une réflexion dont les objets sont les relations qui conditionnent les différents types de cohérence observable, le rapport de solidarité qui lie une compétence énonciative définie en termes de croyances et de rationalités et les organisations textuelles ainsi que, dans le cas des Discours esthétiques, la structure discursive qui, jouant le rôle de forme contextuelle, conditionne tant la production que l'interprétation des objets textuels.

Jacques Geninasca
Université de Zurich

Références

- FONTANILLE, Jacques, *Sémiotique du visible. Des mondes de lumière*, Paris, Presses Universitaires de France (Formes sémiotiques), 1995.
- FRÖHLICHER, P., *la Mirada recíproca*, Estudios sobre los últimos cuentos de Julio Cortázar, Berne, Peter Lang (Perspectivas hispanicas), 1995.
- GENINASCA, Jacques, « Une chimie des passions est-elle possible ? », dans *VS*, « Affettività e sistemi semiotici, Le passioni nel discorso », a cura di Paolo Fabbri-Isabella Pezzini, 47 / 48 (maggio-dicembre 1987), p. 87-103.
- — —, « le Discours n'est pas toujours ce que l'on croit », dans *Protée*, Chicoutimi, vol. 26, 1 (printemps 1998), p. 109-118.
- — —, *la Parole littéraire*, Paris, Presses Universitaires de France (Formes sémiotiques), 1997.
- — —, « Stylistique et sémosis », dans *Sémiotique et Bible*, 85 (mars 1997).
- GREIMAS, Algirdas Julien, *De l'imperfection*, Périgueux, Fanlac, 1987.
- — —, « la Pensée au carré », en réponse à une objection de Jean Claude Raillon, dans *Conséquences*, hiver-printemps 1985.
- GREIMAS, Algirdas Julien et Jacques FONTANILLE, *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Éditions du Seuil, 1991.
- QUELLET, Pierre, *Voit et savoir ; la perception des univers du discours*, Montréal, Éditions Balzac, 1992.
- SADOULET, Pierre, « Jacques Geninascas : un modèle dynamique de sémiotique littéraire (I) », dans *Sémiotique et Bible*, 6 (juin 1997), p. 3-29.